

Malheurs royaux et bonheur bourgeois. A propos d'une chanson d'Alphonse X le Sage

CAMILO FLORES VARELA
Université de Santiago de Compostela

Nous avons choisi une *cantiga* d'Alphonse X¹, en premier lieu, parce que ce roi résume en partie l'ambiance intellectuelle de l'Espagne du XIII^e siècle et, surtout, parce qu'elle raconte poétiquement les malheurs et les échecs de ses dernières années: trahi et abandonné par sa famille et par ses vassaux, plus venimeux que des scorpions, il rêve de prendre le large pour devenir marin marchand.

Au dire de certains critiques, cette attitude ne semble pas du tout naturelle chez un roi et le poème vise sans doute quelque grand personnage de la cour². D'autres spécialistes pensent que le roi exprime là ses propres sentiments ainsi que son vif désir de s'évader des intrigues et des rebellions provoquées par son successeur. Il avouerait sincèrement son horreur de la guerre, son goût de la mer et son amour de l'aventure pacifique et lucrative³. On est allé jusqu'à écrire que le poème traduit de façon admirable la situation psychologique et morale d'un homme malheureux voulant partir à la recherche de sa parcelle de bonheur simple en ce monde, et qui chante avec les accents d'un poète moderne⁴.

Ce serait donc, si nous ne nous trompons pas, la première fois qu'un poète aristocratique aurait chanté le bonheur du bourgeois qui se contente de son gain et aurait envié l'existence du marin marchand. Toutefois, cette lecture nous semble trop simpliste ou du moins un peu naïve: la

¹ Il s'agit de la *cantiga* "Non me posso pagar tanto", n° 10 des *Cantigas d'escarnho e de mal dizer*, éd. par M. Rodrigues Lapa, Vigo, Galaxia, 1970².

² Cfr. C. Michaëlis, "Randglossen zum alportugiesischen Liederbuch", *Z r Ph*, XXV, p. 283.

³ Cfr. C. de Lollis, "Per una canzone di Alfonso X", *SFR*, pp. 383-386.

⁴ M. Rodrigues Lapa, *op. cit.*, p. 13.

spontanéité et la confiance personnelle ne sont pas précisément les sources de l'inspiration médiévale.

Il faut avouer cependant que la première impression du lecteur moderne nous oriente vers cette interprétation: en effet, l'analyse du poème fait ressortir deux axes thématiques contrastés. D'une part, le cadre temporel oppose conventionnellement le présent malheureux, plein d'intrigues et de pièges, de trahisons et de servitudes à un futur plus souriant qui est en même temps un retour à un passé, sinon heureux, du moins connu: *ca eu foi ja marinheiro*. D'autre part, le cadre spatial évoque la mer, qui est à priori un lieu hostile, et la *campinha* —le champ de bataille— ainsi que la cour, qui sont au contraire les lieux du triomphe chevaleresque et courtois. Toutefois, Alphonse X inverse ces données symboliques: la mer devient pour lui un élément favorable et désiré, sinon comme lieu d'un futur bonheur, du moins comme refuge ou remède. Ainsi, cet exil maritime de port en port a toute l'apparence d'une quête de bonheur nouveau, d'une rupture avec les désillusions de la cour, lieux peuplés de redoutables scorpions.

Il faut remarquer que la mer est l'objet d'une longue tradition poétique en Galice, due probablement au substrat celtique du pays et à sa conception particulière de cet élément. De nombreuses *cantigas de amigo* présentent un décor aquatique et maritime aux multiples évocations, bien plus riches que le succinct *Trois serors sor rive mer* des *motets* français. Il suffit de rappeler ici le caractère favorable des vagues chantées par Martim Codax⁵ ou les *barcarolas* de Joan Zorro⁶. Il n'en reste pas moins vrai que la mer paraissait redoutable aux Galiciens du Moyen Age, et le poème de Pai Gómez Chariño *Quantos oj'andan eno mar aqui*⁷ relève de la conception de celle-ci en tant que "domaine du danger"⁸ et de la crainte.

Il y a donc une apparente inversion des lieux qui s'explique aisément, à notre avis, si l'on pense aux ennemis du Roi Troubadour, ces scorpions —*alacraes*—, véritables *losengiers* qui empoisonnent tout ce qu'ils touchent. Voilà pourquoi le roi préfère affronter les forces de l'inconnu, en

⁵ C. Ferreira da Cunha (éditeur), *O cancioneiro de Martin Codax*, Rio de Janeiro, 1956.

⁶ C. Ferreira da Cunha (éditeur), *O cancioneiro de Joan Zorro*, Rio de Janeiro, 1949.

⁷ *Cancioneiro da Ajuda*, éd. par C. Michaëlis, Halle, 1904, n° 251.

⁸ J. le Goff, *La Civilisation de l'Occident Médiéval*, Paris, 1964, p. 611.

leur livrant sa bataille personnelle pour obtenir le bonheur ou tout au moins l'apaisement de ses maux.

Dans chaque strophe, Alphonse X traite les mêmes éléments thématiques, qui peuvent être réduits à deux axes antithétiques. D'une part, nous avons ce monde aristocratique qui l'empoisonne et, de l'autre, la mer et le voyage qui seuls le guériront. La poésie galicienne-portugaise du Moyen Age se caractérisant par une tendance au parallélisme formel, il ne faut pas s'étonner de la répétition d'arguments similaires.

Le blâme du monde aristocratique, de ses symboles et de ses fonctions, qui ouvre les trois premières strophes, frappe le lecteur moderne peut-être plus encore que l'auditeur médiéval. Il est introduit dès la première strophe par une variation négative sur le topos du chant printanier des oiseaux, chant qui ne peut plus réjouir le poète. Alphonse nous dit ensuite sa peur des armes et du métier chevaleresque ainsi que sa tristesse, que ni l'amour ni la poésie ne sauraient égayer. Ce refus des armes, de la guerre et de la fonction royale est développé au début des deuxième et troisième strophes par des mots symbolisant les valeurs et les privilèges de l'aristocratie. En effet, le roi n'hésite pas à avouer qu'il en a peur. Notons, cependant, au passage que ce n'est pas l'aveu d'un lâche car, dans la quatrième strophe, il nous rappelle qu'il n'a rien à prouver en ce domaine militaire: *las non ei a provar*.

Un deuxième élément thématique négatif est symbolisé par les scorpions de la campagne, leur venin et leur redoutable piqûre. Il s'agit là d'une image liée au thème des *losengiers* venimeux, aussi traîtres et changeants que la *mesnie* du roi. En effet, le référent historique convient parfaitement à cette image, à tel point que cette partie du poème est une véritable invective ou, si l'on veut, un *sirventesc* contre les frères et les fils puînés du roi, mais qui reste dans les limites de la convention.

L'autre axe thématique, assumé positivement par le poète, et qui a beaucoup dérangé la critique, développe le thème du voyage maritime et de la fuite comme "médecine" ou remède à tant de chagrins. Le commerce et le bonheur bourgeois, même s'ils donnent lieu à une interprétation intimiste, ont toute l'apparence d'une fiction ou d'une rêverie en contradiction avec la mentalité que nous prêtons aux hommes du Moyen Age et, plus particulièrement, à un roi résumant en sa personne toute une tradition de pensée médiévale. Nous comprenons donc qu'on ait pu considérer invraisemblables le désir qu'a le roi d'entreprendre une aventure commerciale et son mépris pour les servitudes et les sacrifices de la vie militaire. Mais, on va le voir, il ne peut s'agir non plus d'une raillerie s'exprimant au nom d'un autre. De même, nous ne pouvons accepter

l'interprétation intimiste et littérale de M. Rodrigues Lapa, selon laquelle le charme suprême du poème vient du fait que le roi, en ce moment d'amertume, cherche à devenir un homme comme les autres, "à la recherche de sa parcelle de bonheur simple en ce monde"⁹. Le décalage évident entre la conception que le roi a de son rôle et ces modestes ambitions de marchand exige, selon nous, une explication plus complexe.

Bien sûr, dans ce poème, Alphonse X se borne à dire qu'il préfère la vie pleine de risques du bourgeois à celle du roi trahi qu'il est ou qu'il croit être. Mais, il faut le préciser, cet idéal dont il rêve n'est proposé que comme antithèse d'une réalité comblée de pièges et d'embûches, du moins à notre avis. D'ailleurs, il ne parle jamais de bonheur, mais de douleur, de crainte ou de refuge et de "médecine". Le remède rêvé vient plutôt de la fuite elle-même que des agréments imaginés d'une vie de commerçant, qui n'est pour nous qu'un simple décor de la traversée maritime.

Pour étayer notre opinion, nous devons avoir recours à une argumentation historique plus objective et rejeter tout impressionisme critique pour rapprocher notre poème de la littérature contemporaine. Il faudra par conséquent dire quelques mots sur la pensée intellectuelle et politique d'Alphonse X et chercher, dans la littérature de l'époque, un héros exemplaire à la hauteur de sa condition. Nous nous proposons donc de nier qu'il ait jamais pu s'imaginer heureux en tant que bourgeois et de dévoiler les intentions cachées de cette *cantiga de escarño*. Ses invectives trahissent bien un sentiment intimiste d'échec et de malheur mais révèlent surtout un dessein de caractère politique et exemplaire.

Alphonse X le Sage avait de lui-même et de son rang une image idéale très éloignée de la conception bourgeoise du bonheur. Naturellement voué aux lettres, son labeur littéraire et scientifique et son rôle de mécène n'ont jamais pu échapper aux interférences de la politique, à laquelle sa naissance l'avait destiné. Les enluminures des livres qu'il fit écrire et les digressions intéressées de sa production historiographique nous renseignent sur son image officielle, sorte de portrait idéalisé de ce qu'il n'a pu être dans la vie réelle: sur son trône, entouré de nobles, d'ecclésiastiques et de clercs, il préside un monde d'harmonie et de bonheur où chacun a sa place; le roi dicte ses lois, rend la justice, organise les loisirs, pardonne ou punit à son gré.

Sa propre conception de son rôle est plus évidente encore dans les fréquentes digressions de la *Grande e General Estoria*, qu'il utilise comme arme de propagande exemplaire contre ses ennemis. Il insiste si sou-

⁹ M. Rodrigues Lapa, *op. cit.*, p. 13.

vent sur les droits, les devoirs et les "manières" de la royauté, qu'on voit mal comment un roi, qui a longtemps aspiré à la couronne de l'Empire et qui se sentait heureux d'avoir armé chevalier le futur Edouard I^{er} d'Angleterre, pourrait rêver d'un bonheur de marchand.

On nous rétorquera peut-être qu'une crise personnelle a bien pu provoquer ce rêve de médiocrité, mais nous ne devons pas perdre de vue l'intention et le caractère politiques de ce poème: le roi ne pouvait pas s'abaisser au niveau de la bourgeoisie, si l'on en croit les digressions de sa *General Estoria* qui illustrent une conception traditionnelle de la monarchie et de la noblesse, selon laquelle le roi s'attribue la plus haute autorité de la chevalerie¹⁰.

Cet orgueil et cette insistance sur son pouvoir coercitif n'en laissent pas moins transparaître l'existence de grandes difficultés avec ses vassaux rebelles et avec son ambitieuse famille, à propos des *repartimientos*, des nouvelles lois et de sa succession. Toutefois, qu'on nous permette de voir là un indice de la fermeté de ses idées sur sa propre fonction militaire, légale et justicière au bénéfice de toute la société, en vue d'atteindre la paix¹¹ et, supposons-le, l'harmonie et le bonheur du royaume.

Après avoir analysé très sommairement le poème et esquissé les conceptions sociales et politiques du Roi Savant, nous nous croyons autorisé à refuser l'idée qu'il ait pu assumer un hypothétique idéal bourgeois de bonheur. Il n'en reste pas moins vraisemblable que la chanson *Non me posso pagar tanto* traduit sans doute sa situation psychologique et morale en tant qu'homme dont les malheurs ont réellement existé. Mais un roi de Castille, qui vient de conquérir la vallée du Guadalquivir et de rétablir les symboles et les rites de la chevalerie européenne, n'a pu s'imaginer lui-même vendeur de grains et heureux que par une fiction littéraire.

Nous allons donc essayer d'en trouver l'explication dans des textes littéraires antérieurs et postérieurs, qui peuvent, à notre avis, dévoiler les contradictions apparentes entre l'homme et son oeuvre. On sait depuis longtemps combien l'intertextualité conditionnait la création et la réception de l'oeuvre littéraire médiévale. Or, aucun des exégètes de ce poème alphonsin n'a encore tenu compte de cet aspect essentiel, sauf M. Alvarez Blázquez, qui a eu l'idée de mettre en rapport notre *cantiga* avec une romance castillane du début du XV^e siècle. Toutefois, il n'a pas eu conscience de l'importance décisive de son rapprochement et il

¹⁰ F. Rico, *Alfonso el Sabio y la "General estoria"*, Barcelone, 1972, p. 102.

¹¹ F. Rico, *op. cit.*, p. 105.

se borne à donner cette romance comme preuve de la popularité du texte galicien¹².

L'oeuvre castillane jette une nouvelle lumière sur l'interprétation de *Non me posso pagar tanto*, car elle raconte ces mêmes malheurs du roi, mais dans leur contexte historique, sans aucune allusion au projet de se faire marchand. Le poète y donne la parole à Alphonse X, qui se plaint de la rébellion de son fils Sancho et de la trahison de ses vassaux. Abandonné de tous, il décide de s'enfuir par mer, parce qu'il a autrefois entendu raconter l'histoire d'Apollonius, roi de Tyr:

Que, con desamparo que hubo,
Se metió en alta mar,
A se morir en las ondas
O las venturas buscar¹³.

Par ailleurs, un passage similaire se retrouve dans une autre romance du même cycle, avec des coïncidences textuelles frappantes:

Caballeros de Castilla
Desamparado me han,
Y por miedo de Don Sancho
No me osan ayudar:
Íreme a tierras ajenas
Navegando a más andar,
En una galera negra
Que denote mi pesar.
Y sin gobierno ni jarcia
Me ponré por alta mar,
Que así ficiera Apolonio
Y yo faré otro que tal¹⁴.

Il ne faut pas voir là seulement la preuve de la popularité du poème galicien et de son influence sur les romances castillanes postérieures, mais surtout une confirmation de la correcte réception du message biographique du Roi Savant par les jongleurs espagnols et, sans doute aussi, par le public contemporain.

La référence à Apollonius, quoique seulement implicite dans notre poème, devait être évidente à l'époque d'Alphonse X, puisque ses aventures connaissaient un vif succès un Europe et en Espagne. Le meilleur témoignage en est la conservation de douze manuscrits antérieurs au

¹² X. M^a Alvarez Blázquez, *Escolma da poesía medieval*, Vigo, 1975, p. 164.

¹³ A. Durán, *Romancero General*, n^o 949, Madrid, 1851.

¹⁴ A. Durán, *op. cit.*, n^o 951.

XIII^e s. de l'*Historia Apollonii regis Tyri*, sans compter son inclusion au chapitre 153 des *Gesta Romanorum*.

Parmi les versions vernaculaires, le *Libro de Apolonio*, traduit en castillan vers 1240, attire particulièrement notre attention, et devait être très connu dans le milieu intellectuel du Roi Savant, comme le prouve le fait que celui-ci projetait de refondre les aventures d'Apollonius dans la cinquième partie de sa *Grande e General Estoria*. Malheureusement, on ne possède de son projet que ce titre: "E comiençase la quinta parte desta ystoria en el rey Apolonio".

Il est donc légitime de rapprocher notre *cantiga* des aventures de ce héros qui, craignant le roi d'Antioche, doit s'enfuir après avoir découvert l'énigme qui lui donnait droit à la main de la fille de celui-ci. Persécuté par la vieux roi incestueux qui veut l'empoisonner, Apollonius charge de blé son galion et quitte Tyr:

De pan e de tesoro mandó mucho cargar,
metios'en aventuras por las ondas del mar¹⁵.

Arrivé à Tarsus, où sévit une grande famine, il obtient la protection de la ville en échange de son blé:

Yo vos daré del trigo, que mandé adozir,
Cient mil moyos por cuenta, e mandatlos a medir¹⁶.

On voit bien qu'il s'agit, sans aucun doute, de l'épisode qui a inspiré ces vers d'Alphonse X:

e irei pela marinha
vendend'azeit'e farinha.

Toutefois, nous devons remarquer qu'Apollonius ne se pose jamais en marchand, puisqu'il revend son blé aux habitants de Tarsus au prix d'achat à seule fin d'obtenir leur protection:

Darvos lo he a compra, pero de buen mercado,
como valié en Tiro, do lo hobe comprado¹⁷.

Les péripéties byzantines postérieures n'ont plus d'intérêt pour notre explication, sauf leur dénouement: Apollonius triomphant rentre à Tyr, soumet le royaume d'Antioche et règne aussi sur Tarsus et Mytilène.

Ces coïncidences indéniables entre le contenu du poème d'Alphonse X et l'épisode de la fuite d'Apollonius montrent bien, à notre avis, que le

¹⁵ *Libro de Apolonio*, éd. par M. Alvar, Valencia, 1976, t. II, p. 31 (str. 34).

¹⁶ *Op. cit.*, p. 49 (str. 86).

¹⁷ *Op. cit.*, p. 49 (str. 87).

Roi Savant s'est servi de la popularité du *Libro de Apolonio* pour raconter ses propres malheurs. L'exemplarité du roman agissant sur la *cantiga*, la fuite du roi ne se teinte pas de lâcheté et son intention de devenir marchand ne semble pas ridicule au public contemporain. En même temps, le Roi Troubadour réussit à faire passer la confiance personnelle sans rien perdre de sa majesté puisque, dans ses malheurs, il se compare à un roi de l'Antiquité. Mais n'oublions pas que le titre du chapitre 153 des *Gesta Romanorum*, consacré à Apollonius, propose son aventure comme exemple "De tribulatione temporali, que in gaudium sempiternum postremo commutabitur". Il faudrait peut-être voir là une intention cachée, une menace voilée que le roi lancerait à ses ennemis (?).

Il nous reste encore à expliquer l'utilisation de ce procédé, qui n'est pas d'ailleurs un fait isolé dans la production littéraire du Roi Savant, car il aimait à se raconter à travers les autres. Il s'est comparé dans ses malheurs et ses échecs mais aussi dans ses entreprises heureuses aux grands personnages de la tradition biblique, littéraire et historique, qui pour lui ne font qu'un. Sa *Grande e General Estoria* est beaucoup plus qu'une refonte de l'histoire sacrée et profane, de la Bible et des oeuvres de l'Antiquité. Comme l'a montré F. Rico¹⁸, Alphonse X s'est servi de l'exemple du passé pour réfléchir sur le présent. Il s'agit là de gloses et de digressions intéressées qui laissent transparaître les difficultés, les désirs de gloire du roi et son orgueil d'appartenir au lignage de Jupiter. Ce dieu aurait mis les arts libéraux en "roman de Grèce" et aurait établi le premier les lois et les "fueros", les deux activités dont Alphonse se sentait le plus orgueilleux. Il attribue à Cécrops, roi d'Athènes, l'établissement des études et des écoles ainsi que la fondation de la "chevalerie des centaures", pour nous rappeler ensuite qu'il avait, lui-même, fondé des écoles et chassé deux cents chevaliers de lignage à Séville, après la conquête de la ville. Un fabuleux Hispan, compagnon d'Hercule et premier gouverneur d'Hispania, aurait construit l'aqueduc de Ségovie, qu'il venait de faire restaurer. Il va même jusqu'à comparer la révolte de ses vassaux à celle des Juifs contre Moïse. Le recours à l'exemplarité et au parallèle de l'Antiquité est donc, sans aucun doute, un procédé habituel chez Alphonse X le Sage.

Nous pouvons en conclure que cette *cantiga* n'évoque pas du tout le rêve d'un bonheur bourgeois, fait de profit et de gain, de risque et d'efforts, ni peut-être même le désir d'aventures du roi. Le refus du monde aristocratique et chevaleresque, provoqué par des malheurs bien réels, et le projet de se faire marin marchand ne seraient certes pas compris

¹⁸ Cfr. le chapitre "Alfonso X y Júpiter", dans F. Rico, *op. cit.*, pp. 97-120.

du public contemporain, qu'il soit bourgeois ou noble, sans la référence implicite aux aventures d'Apollonius.

En même temps, les limites du biographisme sont évidemment respectées, car l'exemple du roi de Tyr rétablit l'équilibre entre les sentiments sincères éprouvés par Alphonse X et la convenance de les cacher.

De plus, personne ne pourrait accuser le roi d'agir en lâche, et le poème ne vise aucun personnage de la cour, comme le prétendait Mme Michaëlis, car Alphonse X parle de lui-même.

Enfin, nous croyons que le Roi Savant a écrit cette *cantiga* comme une sorte de *consolatio* au moment de sa plus cuisante détresse, sans peut-être se rendre compte du symbolisme de la traversée maritime régénératrice, mais sans perdre de vue les caprices de Fortune. Le roi était sans doute conscient que le malheur peut être un pont vers le bonheur et que ce pont n'est que *ventura* ('heur', 'vent favorable') et *aventura*, comme le démontre le triomphe final d'Apollonius.